

C'est le nombre de témoignages de femmes agressées récoltés par La Libre en trois jours.

Des récits poignants, parfois troublants, dont le grand nombre nous rappelle à quel point les violences faites aux femmes font malheureusement partie du quotidien. Des expériences traumatisantes, parfois tuées par les victimes, mais qui résonnent aujourd'hui comme un appel à l'action, à la révolte, au changement des mentalités. Les cent témoignages de violence que La Libre a sélectionnés s'ajouteront à ceux de toutes les femmes qui marcheront dimanche à Bruxelles lors de la grande manifestation contre les violences qui leur sont faites.

“On parle beaucoup des victimes, jamais des agresseurs”

Reportage Sarah Freres

S'il y a bien un discours qui rassemble toutes les organisations féministes, c'est de rappeler que les femmes sont ciblées par un continuum de violences. Violences économiques, psychologiques, domestiques, sexuelles, sexistes, identitaires... Il ne faut ni les banaliser, ni les hiérarchiser. Nommer toutes ces violences, c'est super important.” Des cris dans la cour de l'espace Amazone, qui regroupe plusieurs associations féministes, interrompent Alicia Arbid, coordinatrice d'Awsa (pour Arab Women's Solidarity Association), un organisme laïque et mixte, reconnu en éducation permanente, qui se concentre sur la promotion des droits des femmes issues du monde arabe. Dehors, des militants posent sous la pluie. Ils brandissent une main violette, couleur de la lutte pour l'égalité entre les hommes et les femmes depuis les suffragettes (militantes britanniques s'étant battues pour le droit de vote des femmes au début du XX^e siècle, NdLR).

Alicia Arbid, la coordinatrice, jette un œil par la fenêtre. “Si ça ne tenait qu'à moi, il y aurait une journée de manifestation tous les mois”, balance Mahdia. Sa

colleque sourit. “Il y a des slogans qu'on pourrait ressortir chaque année. Cette fois, on aimerait partir d'outils existants. J'aimerais qu'on mentionne la Convention d'Istanbul pour la vulgariser, la rendre accessible à tout le monde. Et pour montrer au monde politique qu'on n'oublie pas. Que la Belgique l'a ratifiée et que pour le moment, elle ne l'applique pas”, réfléchit tout haut Alicia Arbid.

L'idée séduit Jehanne Bergé, chargée de communication de l'association, qui rebondit. “On pourrait retravailler des formules connues. Transformer le “tu l'es vu quand t'as bu?” en “tu l'es vu quand t'es sexiste?” Pour moi, il faut insister sur les violences autant que sur la justification des violences. On parle beaucoup des femmes, des victimes. Jamais des agresseurs, des violeurs, des tueurs. Or, qui dit victime, dit violences d'abord. C'est peut-être par là qu'on doit commencer. Moi, ça me débeche! Les violences contre les femmes, c'est 24h/24. J'aimerais interpeller les hommes et leur demander: comment faites-vous pour ne pas le voir, alors que pour nous, ça coule de source?”

Une recette de préparation de la manifestation de ce dimanche est décidée. Étaler un grand panneau sur une table, écrire le mot “VIOLENCES” en lettres

capitales et faire graviter des mots-clés autour. Laisser mijoter. “Les slogans se feront tout seuls.”

Un moment rassembleur

Pour les féministes d'Awsa, la marche de dimanche est aussi l'occasion de déconstruire les clichés sur les femmes originaires du monde arabe, encore souvent rangées dans les catégories “soumises” et “opprimées”. “Être arabe ou musulmane et féministe, ça veut aussi dire ne pas toujours avoir la reconnaissance des autres mouvements féministes, qui peuvent se montrer paternalistes”, observe Alicia Arbid.

Pourtant, la société a imposé aux femmes racisées d'autres formes de violences que leurs sœurs issues du groupe majoritaire – “les Blanches comme moi” sourit Jehanne Bergé – ne connaissent pas. Dans le jargon, c'est ce qu'on appelle “l'intersectionnalité”. “Par exemple, j'ai toujours grandi avec des barbies blanches, blondes et minces. Je me demandais pourquoi aucune poupée ne me ressemblait. Est-ce que ça voulait dire que je n'étais pas belle, qu'une femme doit forcément être grande, mince et blonde? C'est violent de grandir dans un monde où la société ne te renvoie aucune image qui te ressemble. C'est comme si la société ne te reconnaissait pas en tant que personne”, confie Mahdia. Casser les stéréotypes, donc, mais aussi faire converger les luttes. “Au-delà d'être un moment de pédagogie, cette marche sert aussi à rassembler les femmes, les hommes et les associations.”

Violences faites aux femmes

- Ce lundi, c'est la journée internationale pour l'élimination de la violence faite aux femmes.
- Depuis une semaine, des dizaines d'associations se préparent à la manifestation organisée ce dimanche.
- Entre motivation et découragement, des féministes témoignent.



Ce dimanche, les rues de Bruxelles seront colorées de violet, couleur du féminisme.



Pour l'association Awsa, la manifestation est l'occasion de créer de la cohésion sociale.



Dans la bibliothèque féministe de l'espace Amazone, elles préparent leurs slogans.

“Être la féministe de service n'est pas une partie de plaisir”

Au harcèlement sexiste en rue, aux écarts salariaux, aux violences conjugales et aux plafonds de verre, s'ajoutent désormais le cyber-harcèlement, les féminicides, les questions sur les masculinités, les études sur les constructions genrées de l'espace public, des cours de récréation aux transports, l'intersectionnalité, etc. Autant de sujets qui bousculent les responsabilités collectives et individuelles, génèrent des débats entre amis, en couple, dans les parlements et les entreprises.

Dans les rangs féministes, l'impatience grande. Rien n'avance suffisamment vite. “J'en ai marre de ne discuter qu'entre concernées et d'avoir l'impression de parler dans le vent. C'est comme si le monde attendait que ça passe, déboucle Elisabeth. Pour l'instant, mes lunettes de genre m'oppressent. Les infos liées à l'oppression des femmes m'épuisent moralement. Je ne ressens plus le besoin ou la force de dénoncer. Peut-être est-ce une manière de me préserver.

“Est-ce qu'il y a eu des changements en termes de justice, d'éducation, de culture? Je n'en ai pas l'impression.”

Elli
Militante féministe

qu'on ne demandait jamais à mon frère de débarrasser la table, Julie et Mélissa... Tout ça est lié, c'est structurel. Au moment de McToo, l'ampleur du phénomène m'a encore plus confortée dans cette idée. Tout d'un coup, on se rendait compte qu'il n'y avait aucune différence entre nos histoires et celles de filles vivant à 10000 kilomètres d'ici. Le patriarcat est partout”, avance Elli.

Celles qui n'ont pas d'humour

Aucune de ces femmes ne ferait marche arrière, même si les impacts des combats féministes se ressentent au quotidien. “Je ne pourrai plus jamais travailler dans une boîte où il n'y a pas de transparence et égalité des salaires, ce qui complique la recherche d'emploi. Ou sortir avec un macho. Même si ce n'est qu'un petit peu, même s'il ne le fait pas exprès”, continue Fanny. “On ne se réveille pas un jour en se disant: ‘Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire aujourd'hui pour emmerder les hommes?’ Pourtant, c'est comme ça qu'on est perçue.

Être la féministe de service, ce n'est pas une partie de plaisir. C'est être la casse-bonbons, celle à qui ‘on ne peut plus rien dire’ ou ‘qui n'a pas d'humour’, remarque Emmanuelle, qui a fini par transformer sa colère en créativité. Je vais taquer des clitoris en ville avec ma copine,

je mets en place des projets, je suis de plus en plus impliquée. Actuellement, je suis une formation qualifiante en nutrition humaine. C'est un domaine où le travail de déconstruction est énorme. Le rapport de la société envers le corps de la femme à travers l'alimentation est gâvé de stéréotypes. Ça touche le mannequinat, les troubles des comportements alimentaires, la mère nourricière, la grossophobie, etc.”

Le tableau paraît noir et le combat pour l'égalité trop long. Cependant, les féministes soulignent aussi l'importance d'une sororité de plus en plus tenace. “Cette solidarité entre femmes est beaucoup plus présente qu'avant. C'est salvateur. Mais à part ça, peu de choses ont changé. Je n'ai pas moins peur qu'avant quand je marche seule dans la rue. Un blog compte les féminicides, dont on parle davantage. Mais est-ce qu'il y a eu des changements en termes de justice, d'éducation, de culture? Je n'en ai pas l'impression. On continue de parler de violences faites aux femmes, au lieu de violences faites par des hommes. Comme si on voulait les cacher malgré tout”, note Elli.

S.F.